

Chapitre 4

4 - LES CONDITIONS DE VIE

Est resté, sans doute à la caserne NIEL, le paquetage perçu lors de mon incorporation. Adieu donc la trousse de couture, le martinet pour battre les couvertures, adieu surtout la superbe paire de sabots en bols, peints en rouge, que j'avais eu la stupeur de découvrir au fond de mon sac d'Aspirant.

Dans mon souvenir, les effets emporté en TUNISIE se réduisent à :

- une tenue de sortie d'été, en drap clair, avec le béret bleu ciel propre aux parachutistes métropolitains ;
- une tenue de combat : treillis vert olivâtre, genre mécano U.S., vraiment peu valorisant et surtout beaucoup trop chaud. On est loin des tenues camouflées et retailées dans le style BIGEARD;
- une paire de ces bons vieux brodequins de cuir cloutés, descendants de ceux qui ont gagné les batailles de la MARNE en 14/18. Comme chacun sait, le cuir respire ; ces compagnons de base ne sont nullement désagréables par forte chaleur : les orteils à l'aise dans la plaine, la cheville bien tenue dans les éboulis, on peut aller très loin. L'un de nos sergents les ayant trahis pour adopter des pataugas, vit ses pieds rapidement couverts d'ampoules ; il est vrai qu'il était affligé d'une nette surcharge pondérale ;
- les accessoires classiques du fantassin à cette époque : ceinturon et bretelles en textile, porte chargeurs en toile etc.

Pour couronner le tout, le casque léger et le casque lourd de l'armée française ; le dernier, imité du casque américain, porté au ceinturon, coiffé au moment d'un accrochage, trop large pour une boîte crânienne normale, dodelinant de droite et de gauche à chaque mouvement. N'insistons pas sur les autres usages de ce matériel, parfaitement étanche, sauf aux balles.

Enfin, par dessus cet accoutrement, un chèche passé autour du cou, soupçon d'un exotisme improbable, semble vouloir rendre notre tenue compatible avec les conditions locales.

De quoi faire se retourner le père BUGEAUD dans sa tombe !



Nos armes individuelles, à priori, semblent bien celles propres à une unité parachutiste : carabines U.S. M1 et P.M. MAT 49 pour les voltigeurs. Pour les groupes feu, fusils-mitrailleurs anglais BREN et peut-être quelques fusils à lunette (?).

Très vite apparaît un gros problème : ces armes légères, carabines et P.M., ne conviennent nullement sur ce théâtre d'opérations. En effet, nous entrons au contact de l'adversaire à de grandes distances, et le fellagha en général chargé de couvrir le repli de ses collègues nous "allume" au fusil MAUSER, d'une portée bien supérieure.





Prenant conscience de cette infériorité, nos chefs réclament des armes mieux adaptées. C'est ainsi qu'au milieu de l'été, notre compagnie prend livraison de longues caisses remplies de fusils SPRINGFIELD, surplus des troupes américaines de 1917. On passe ainsi du plus léger au plus encombrant !

A part le mortier de 60mm signalé plus haut, je n'ai pas souvenir d'autres moyens de feu lors des déplacements, non plus que d'armes blanches évidemment.

Les transmissions s'effectuent, en clair bien entendu, par communications entre le poste SCR 300 sanglé sur les épaules d'un opérateur marchant à proximité du capitaine, et les T.W. confiés aux chefs de section. Lesquels répercutent les ordres à haute et intelligible voix à leurs chefs de groupe. Lesquels ne répercutent rien sauf nécessité absolue.

Il existe même une forme rustique de liaison air-sol. De temps à autre, quand une bande de fellas est soupçonnée près de nous, un 'mouchard' nous survole. Comme la liaison radio ne fonctionne pas, l'observateur nous balance sa littérature sur un papier lesté, peut-être de quelque caillou. C'est mieux que rien!

Les liaisons radio avec le P.C. du bataillon, elles, devaient tout de même s'effectuer normalement et, par ce relais, celles avec d'autres formations présentes sur le sol tunisien. A ce sujet, il semble qu'évoluait à nos côtés une unité du 18^{ème} R.C.P. montée sur half-track ; nous n'en avons, à l'échelon de notre compagnie, jamais vu la couleur.

Enfin pour terminer ce sujet évoquant les appuis, quelle ne fut pas notre surprise quand, au lendemain matin d'un accrochage, demeurés sur place au bord de je ne sais quel piton, nous avons vu surgir dans un épais nuage de poussière plusieurs automitrailleuses U.S. et une batterie de 105. Celle-ci s'empresse de pilonner le djebel vide de tout rebelle depuis la veille; les obus percutent les parois rocheuses sans les entamer, laissant sur les points d'impact de larges tâches grisâtres d'un vilain aspect. Heureux de constater l'existence de ces gros moyens en cas de sérieuse difficulté, leur intervention plus que tardive nous laisse quand même perplexes; sans doute s'agissait-il d'un exercice d'intimidation. Les automitrailleuses devaient appartenir au 2^{ème} escadron d'A.M.M.8 du 9^{ème} R.C.A. (Source : Internet).

